

son chien. J'allai donc me coucher en me promettant de lui faire entendre raison quand elle serait ma femme.

Le lendemain matin, il n'était pas encore sept heures, j'entendis une pluie de sable, mêlé de fin gravier, tomber contre mes vitres. Je sautai à la fenêtre, je l'ouvris et j'entendis un éclat de rire s'enfuir au loin sous les grandes allées du vieux jardin. Je fus vite habillé et vite arrivé au fond de ce mystérieux fouillis de verdure... Rien !

Je cherchai dans tous les bosquets, dans toutes les retraites... Rien !

Et de temps en temps un rire argentin me défilait à travers les charmilles.

Enfin, comme je commençais à avoir envie de retourner à la maison prendre mon café, — car j'étais à jeun, — je vis, entre deux alisiers, le visage mutin de ma jeune fiancée. Je bondis vers elle, et, non sans me piquer un peu les doigts, je la saisis par la taille...

Ah ! mes amis !... je n'avais pas eu le temps de sentir palpiter son cœur sous ma main, que je reçus... j'en rougirai jusqu'à mon dernier jour... je reçus un maître soufflet !

Pierre, penaud, regarda son auditoire, qui manquait absolument de gravité. Le comte Sourif souriait d'un air content.

— Ah ! ça vous amuse ! reprit le héros de la fête. Eh bien ! moi ça ne m'amusa pas. Ce n'est pas gentil, lui dis-je ; est-ce qu'un fiancé n'a pas le droit d'attrapper sa fiancée quand elle lui fait des niches ?

— Non ! me répondit-elle toute rouge de colère ; et si tu recommences, je le dirai à maman.

— Ma chère, quand nous serons mariés...

— Eh bien ! fit-elle avec un aplomb qui me renversa ce n'est pas une raison pour être grossier, quand on est marié ! Jeu de main, jeu de vilain !

Elle me tira la langue messieurs ; elle me tira positivement la langue et me tourna le dos. Je ne tentai pas de la suivre.

J'étais assis depuis cinq minutes dans la salle à manger, devant ma tasse de café à la crème, bien parfumé, et je savourais avec délices les petits pains au beurre tout chauds qu'on ne se trouve nulle part aussi bien que chez ma tante... lorsque je vis entrer Clémentine. Nous étions les premiers à cette heure matinale.

Fort grave encore, un peu rouge de sa récente colère, elle s'assit à côté de moi, se fit donner une tasse de café et tira à elle le sucrier. La vieille gouvernante à tête de brebis, qui a vainement essayé d'éduquer toute cette bande indisciplinée, poussa un soupir, n'essaya pas de protester et regarda ailleurs. Les doigts de Clémentine fouillaient dans le sucrier d'argent avec de petits tintements très-joyeux ; — elle avait mis soigneusement les pinces de côté. Délibérément, elle jeta un morceau de sucre dans sa tasse, puis, du même air tranquille, un autre morceau dans la mienne.

— Mais, cousine, lui dis-je, mon café est sucré.

— Ça ne fait rien, répondit-elle sans se troubler ; et deux autres morceaux de sucre tombèrent dans mon pauvre café. Elle remplit sa propre tasse jusqu'à la faire déborder, puis tenait le sucrier vide à la gouvernante. Je commençais à deviner son projet.

— Il n'y en a plus ! dit-elle. Allez en chercher je vous prie.

— La pauvre gouvernante poussa un autre soupir — c'était le fond de sa conversation — et sortit avec les clefs.

— Pierre, dit Clémentine, pardonnez-moi !

Je la regardai : elle avait vraiment l'air sérieux.

— Je ne vous en veux pas, lui répondis-je, à condition que vous ne recommencerez pas.

— Ni vous non plus ! fit-elle vivement. Marché fait.

Messieurs, qu'auriez-vous dit à ma place ?

— Marché fait ! répondis-je.

Elle frappa joyeusement des mains.

— Ah ! la bonne vie que nous allons mener ! dit-elle. Quel dommage que vous partiez demain !... Mais vous reviendrez bientôt ?

— Certainement ! fis-je avec conviction.

La journée se passa très agréablement. Mes mains avaient de temps en temps des velléités soigneusement réprimées de rôder autour de ma cousine, mais, à cela près, tout alla fort bien. Ma tante ne gronda sa fille que deux ou trois fois ; ses autres filles, d'ailleurs, ne lui laissèrent pas beaucoup le loisir de s'occuper d'elle. Malgré cela je ne pus échanger une parole en particulier avec Clémentine, qui s'arrangeait toujours pour avoir quelqu'un en tiers dans nos rencontres.

IV

Le lendemain était le jour de mon départ. Dès le matin, après avoir commandé mes chevaux pour huit heures du soir, je descendis au jardin pour essayer de causer avec ma fiancée, et j'allai me poster sur cette fameuse balançoire témoin de nos serments.

Je me dandinais depuis un quart d'heure, par désœuvrement, lorsqu'elle descendit le terrible perron et vint s'asseoir auprès de moi.

La circonstance était solennelle ; néanmoins, ma jeune fiancée toucha la terre du pied comme Antée, et hop ! nous voilà en l'air.

— Je pars ce soir, lui dis-je en sautillant en mesure sur la planche.

— En effet, répondit-elle sans trop de mélancolie ; et quand reviendras-tu ?

— C'est à toi de me le dire, répliquai-je. Tu m'as défendu de parler à ta mère.

— Oui, fit Clémentine d'un air pensif, sans cesser toutefois de nous balancer ; elle ferait de beaux cris si elle savait que je suis fiancée. Il faut attendre que Liouba soit mariée.

Je ne pus retenir une exclamation désolée. Liouba était la fille aînée dont les perfections sans nombre avaient poussé ma pauvre tante à la résolution désespérée de laisser ses enfants s'élever eux-mêmes.

— Liouba ! Seigneur Dieu ! Autant vaut parler des calendes grecques.

— Tu crois ? fit Clémentine d'un air soucieux. Eh bien. Lucrèce au moins...

Lucrèce avait vingt-trois ans, et son œil gauche regardait son nez depuis le jour de sa naissance.

— Ça n'est pas beaucoup plus consolant, dis-je en secouant la tête.

— Eh bien ! quand tu voudras ! fit ma fiancée avec une résignation serine. Tout de suite si tu veux !

Je réfléchis et je me dis qu'avant de faire une démarche aussi importante il fallait bien consulter un peu mes parents.

— Non, pas tout de suite, lui répondis-je : on ne traite pas ces choses-là au pied levé. Tu m'écritas, — à la caserne des gardes à cheval, tu sais ?

— Oui, c'est entendu !

— Et tu vas me laisser partir comme ça, sans un pauvre petit baiser ?

— Elle me regarda de travers.

— Tu m'embrasseras, dit-elle, quand nous aurons baisé les saintes images.

Cette allusion à la cérémonie de nos fiançailles ne me causa pas toute la joie que j'étais en droit d'en attendre. Néanmoins, je ne fis point la grimace, et je proférai quelques paroles appropriés à la circonstance. Clémentine m'écoutait en se balançant et ce balancement auquel je participais sans le vouloir, retirait, je dois l'avouer, un peu de chaleur à mes protestations. Cependant, grâce aux jolis yeux et aux jeunes roses de ma cousine, je sentais renaître mon éloquence, lorsque Clémentine bondit